

You are my destiny

(Le viol de Lucrece)

PROLOGUE

Venise, le 12 août 2013. Aéroport.

Il y a cinq ans, j'ai quitté Venise humiliée. J'éprouvais un insurmontable dégoût à l'égard de mon propre corps et de ma propre existence, sans plus d'élan pour exister que celui des fluides qui irriguaient ma chair, je marchais avec la mort qui dansait au-dessus de ma tête, complètement seule, en hiver, à Venise, sans comprendre pourquoi j'avais mérité tant de mépris et tant de douleur. C'est là-bas que j'ai écrit *La Maison de la force* et je n'y avais jamais remis un pied.

Cinq ans plus tard, je suis retournée à Venise et je me suis dit que Dieu avait enfin eu pitié de la seconde moitié de ma vie en m'entourant de jolies choses, afin que je puisse la supporter. C'est comme s'il s'était repenti de la gigantesque malédiction qu'il avait fait peser sur mes frêles épaules, même en sachant qu'elles étaient déjà frêles à ma naissance.

Alors qu'il y a cinq ans j'ai quitté Venise les oreilles pleines des sifflets repoussants d'une cour de monstres nauséabonds, j'en pars aujourd'hui en flottant parmi des anges et des chœurs ukrainiens. Ce matin,

à bord du bateau qui me conduisait à l'aéroport, je me sentais bénie par l'eau saumâtre de la lagune, comme baptisée par ces eaux dans lesquelles j'avais voulu m'enfoncer pour toujours, en ce lointain mois de janvier. Le temps du sacré est venu.

NISI DOMINUS

*Cum dederit dilectis suis somnum
Ecce hæreditas Domini, filii
Merces, fructus ventris.¹*

1. Alors qu'Il donne le repos à Ses élus / Voici l'héritage du Seigneur : des fils, / La récompense qu'Il accorde, le fruit des entrailles.

LE RÊVE DE LUCRÈCE

Je suis à Venise, il fait nuit et quelques lumières à peine sont allumées. Arrive un homme qui propose de m'accompagner. Je sens qu'il veut me violer et me tuer mais j'ai beau le savoir, je lui emboîte le pas, je pense « cet homme va me violer et me tuer » mais je n'ai pas peur, comme s'il allait me violer et me tuer en douceur, comme si j'en avais le désir, je sais juste qu'il va me violer et me tuer, et je marche à côté de lui.

Soudain, l'homme me dit « viens par ici » et nous nous engouffrons dans une mercerie gigantesque, pleine à craquer de femmes euphoriques venues acheter des bobines de fil, des étoffes et des aiguilles à coudre. Ce sont des femmes vulgaires, laides, stupides, bornées et mauvaises. Il flotte dans la mercerie une odeur d'urine et de menstruation, de dignité, de vertu. On peut à peine marcher, il faut se frayer un passage entre elles, comme au beau milieu d'une avalanche, un déluge de femmes vulgaires, laides, stupides, irritables, susceptibles, amnésiques, bornées et mauvaises, qui rivalisent de savoir en matière de couture pour démontrer la valeur de leur intelligence, pour certifier la supériorité féminine, autant de qualités qu'elles imposent à grand renfort

de cris et d'altercations, transformant le royaume des broderies en une colline de sang, expertes dans l'art de culpabiliser les autres, presque toutes les femmes de l'univers sont à l'intérieur de cette mercerie, accomplissant fièrement leur devoir.

Je perds de vue l'homme qui m'accompagne. Et c'est au moment où je perds de vue l'homme qui allait me violer et me tuer que je prends peur au milieu de cette avalanche de femmes. Les femmes tournent la tête vers moi, elles disent que je dois me suicider, que je dois servir d'exemple, qu'aucune femme violée ne peut rester en vie, je dois servir d'exemple, je dois servir d'exemple. Et le rêve se termine. Et la vie commence.

LE POIDS DU MONDE

À présent, l'homme va entrer. Vous, vous êtes le monde.

L'homme se demandera comment il peut bien mourir s'il n'a pas encore vécu. Mais vous, vous vous tairez. L'homme vous posera des questions sur la souffrance, la fatigue et le vide. Mais vous, vous ne lui donnerez pas la réponse. L'homme voudra rendre au sel sa saveur. Mais vous, vous ne lui direz pas comment. L'homme voudra être responsable de ce qui est juste et injuste et il créera la loi et il se soumettra à la loi, mais la loi n'a rien à voir avec sa nature, et vous, vous ne lui ferez aucune révélation non plus. Certains penseront qu'ils ont été créés par Dieu, mais c'est le contraire, Dieu a été créé par l'homme. Ils mettront tout en œuvre pour monter au ciel, mais le ciel ne viendra pas jusqu'à eux. Plus l'homme réclamera de force, plus votre poids grandira. L'homme aura beau franchir des montagnes, vous ne descendrez jamais de ses épaules pour alléger son fardeau. S'il est assailli par la fatigue pendant la traversée d'un fleuve, laissez-le s'enfoncer dans le fleuve. La vie, ce sont des morts qui font la course, et la terreur n'est que la répétition générale de notre dernier jour sur terre. Les flammes sont de plus en plus proches. Il n'y a jamais eu ni paradis ni expulsion. Dans leurs

forêts, les arbres sont morts de peur et les oiseaux désertent les airs. La nature est un décor banal, et seule la soif peut éteindre la soif, seul le feu peut éteindre le feu, seul l'épuisement peut venir à bout de l'épuisement. Vous verrez le déluge approcher mais vous ne donnerez jamais l'alarme. Les faits s'emploieront à confirmer leurs craintes. Chaque instant de bonheur sera payé de larmes. Tant que durera l'ardent séjour de l'homme sur terre, vous qui êtes le monde, vous ne cesserez d'être son ennemi. Ni la beauté ni la bonté ne sauront les attendrir, seule l'horreur les affectera. Mais quand la beauté enfin les attendrira, alors ils souffriront.

À présent, quand l'homme entrera, vous devrez faire un geste, pour témoigner de la présence ici même de la fragilité humaine.

LUCREZIA
de Haendel

*Già superbo del mio affanno
Traditor dell'onor mio
Parte l'empio, lo sleal.*

*Tu punisci il fero inganno
Del fellon, del mostro rio
Giusto Ciel, parca fatal !¹*

1. « Déjà fier de mon tourment, / Celui qui a trahi mon honneur / S'en va, l'impie, le fourbe. / Punis la cruelle duperie / Du félon, du monstre coupable, / Juste ciel, parque fatale ! »

Shakespeare dit :

« Il faut que cette nuit je jouisse de toi, chère Lucrece ; si tu me refuses, je saurai employer la force ; c'est dans ton lit que j'ai l'intention de te détruire ; j'égorge ensuite un de tes vils esclaves pour t'ôter l'honneur avec la vie, et je le place dans tes bras morts, jurant que je l'ai tué en te surprenant à l'embrasser.

De sorte que ton époux deviendra un objet de mépris pour tous ceux qui le verront. Tes parents baisseront la tête sous le coup du dédain et ta progéniture sera souillée par le titre de bâtards. Toi-même, auteur de leur honte, tu iras à la postérité dans des couplets que les enfants chanteront à l'avenir. »

LA FIANCÉE DU FOSSOYEUR

La pièce s'achevait sur une compétition de fossoyeurs. Tu étais en compagnie de tes fils, vous aviez tous une pelle à la main. Quant à moi, puisque je n'avais pas été mère, je me tenais seule à l'autre bout de la scène.

Toi, *tu montres du doigt les étoiles.*

MOI. – Pour que je montre du doigt les étoiles, il faudrait que tu passes la nuit à me sauver la vie.

Toi. – L'amour est une compétition de fossoyeurs.

MOI. – Combien d'heures te faut-il pour creuser une fosse ?

Toi. – Depuis cette scène de théâtre, on peut aussi parvenir au centre de la terre.

MOI. – Je vois. Ton amour pour moi est immense. Mais si tu parviens au centre de la terre, tu ne pourras pas en revenir pour te charger de mon cadavre, avant ton arrivée il se sera décomposé.

Toi. – Le fossoyeur perdant s'en chargera, c'est-à-dire l'un de mes fils, car moi, je t'attendrai en bas

pour recevoir ton corps et, auprès de ton corps, la terre qui m'ensevelira à tes côtés.

MOI. – Mon bien-aimé, que fais-tu quand tu n'as pas à supporter sur tes épaules le poids du monde ?

Toi. – Je peux devenir une armée en seulement une nuit.

MOI. – Mais le ciel ne vient pas jusqu'à nous.

Toi. – Mais le ciel ne vient pas jusqu'à nous.

MOI. – À quoi bon te connaître à la tombée de ma vie, juste au moment où le Tout-Puissant commence à faire notre inventaire, comme la fourrière fait l'inventaire des chiens abandonnés, battus, torturés, malades et mutilés, juste au moment où la misère s'abat comme un jet de pierres sur la terre, si violemment que même les oiseaux volent au ras du sol, incapables de supporter une telle pluie d'abominations. À quoi bon te connaître à présent que les ailes des vautours nous frôlent les chevilles et que nous n'avons nul besoin de prophéties. Si j'agonise, à quoi bon te connaître. Tous les reptiles de la terre se traînent jusqu'à mon cœur et je fais semblant de recevoir la lumière du soleil alors qu'il n'y a rien d'autre que des cieux assombris qui noircissent d'autres cieux assombris. À quoi bon te connaître seulement maintenant, alors qu'il n'y a plus de bonheur sans ténèbres et que ma chair tombe en lambeaux, c'est comme vouloir nettoyer l'herbe d'une prairie couverte de cendres à l'aide du pauvre souffle de nos poumons épuisés par Dieu et par le Diable. J'adapterai à présent mes lèvres à ton tourment, et que ma rédemption passe